

# CAÏ N et son frère

Une Nouvelle de  
Jérémie Fassole

© Copyright 2002 DIAMEDIT / Jérémie Fassole  
Delta Industries Arts Media -20 rue de bourgogne - 45000 ORLEANS  
Tous droits réservés pour tous pays selon la loi du 11 mars 1957  
interdisant toute reproduction ou traduction, même partielle, sans le  
consentement de l'éditeur. Toute contrefaçon serait sanctionnée par les  
articles 425 et suivants du Code pénal. Sont seules autorisées les copies  
strictement réservées à l'usage privé et non destinées à une utilisation  
collective

Cher descendant, bonjour !

C'est moi, Caï n.

Oui, LE Caï n, l'original, le seul, le vrai, l'unique ! Et je suis de mauvaise humeur !...

Du fond de ma tombe, j'ai ouï dire de mes rares visiteurs que des flots d'encre avaient coulé à mon sujet depuis des millénaires, racontant les pires calomnies à mon propos. Vous m'en voyez bien contrarié ! Et quand je suis contrarié...

Mes longs siècles de méditation, passés dans la contemplation d'un œil oublié là par un poète distrait, m'ont fait prendre conscience que vous n'étiez sans doute pas bien informés des pièces à charge et à décharge dans le procès qu'on me fit.

Je me devais donc de combler ces lacunes, en rectifiant au passage les mensonges trop longtemps répandus à mon sujet.

\*

Ce fut donc par une belle nuit d'été que mes parents s'enfuirent d'Eden. Ils profitèrent d'un nuage passant devant la lune pour se jeter à l'eau et traverser à la nage le bras de fleuve qui séparait l'île du rivage. Les élâmes l'appelaient Euphrate, j'ignore encore pourquoi, mais mes parents m'ont toujours dit qu'ils avaient vu dans les boîtes magiques du Centre un dessin où ce nom figurait. Ils avaient bien sûr appris à déchiffrer les signes

avec lesquels les élä mes s'envoyaient des messages dans ces boîtes, et m'en avaient appris à leur tour des rudiments dès mon plus jeune âge. Mon petit frère lui aussi avait appris ces choses, et beaucoup d'autres ainsi que je vais vous le raconter... Moi pas autant !... c'est ce qui me valut ma perte !

Lorsque mon père et ma mère apprirent ce qu'on leur avait fait faire, et surtout d'où venait ma mère, ils prirent peur. Le paradis terrestre devint à leurs yeux un lieu terrible où ils ne se sentirent plus libres. Ils résolurent donc de le quitter au plus tôt, en emportant avec eux le maximum de ce qu'ils pouvaient emporter pour reconstruire ailleurs leur cabane bien à eux, une cabane sans æ il d'éloïme pour les espionner.

Ils avaient souvent nagé dans le fleuve. Ils en connaissaient toutes les sinuosités, toutes les cachettes, chaque recoin de la berge. Combien de fois n'avaient-ils pas pêché ensemble, oui pêché avec un accent circonflexe et avec le harpon improvisé d'un quelconque roseau éclaté. Le fleuve était alors généreux, et ils avaient passé d'innombrables nuits sous les étoiles au bord du fleuve, à savourer le fruit de leur adresse, cuit lentement dans une gangue d'argile. Ève avait appris à faire du feu avec un morceau de bois frotté contre un autre, ainsi que lui avait montré mon père en secret. Adam avait dérobé quelques outils dans la réserve du labo. Une hache, une scie, des couteaux et quelques cordes semblaient avoir été les seules choses élémentaires qu'ils avaient pu transporter avec eux. Bizarrement, Yahvé ne les poursuivit pas. Il se contenta de mettre une espèce

de filet de métal tout autour de l'Eden, haut de six coudées, et installa deux portes où il posta des kérubims en permanence avec des épées flamboyantes... Que craignait-il ?... En tous cas, mes parents n'insistèrent pas pour y retourner.

Ils s'installèrent à quelques jours de marche un peu en amont du fleuve, trouvant là une belle clairière pour y faire paître des chèvres sauvages et quelques bisons. Ils firent du fromage. Ils cueillirent des grappes de raisins sauvages descendant des montagnes, des brassées de céréales, bien maigres mais qui poussaient à foison.

Le temps passa. Je naquis. Je grandis un peu. Puis vint mon frère Abel.

Tout de suite, il plût à mes parents, et je dois dire à moi aussi tellement ce bébé était charmeur. En grandissant, je le trouvai de moins en moins charmant mais de plus en plus enjôleur, ne manquant jamais une occasion de se faire bien voir, même s'il avait fait une bêtise. Etant l'aîné de quelques années, je me sentais un peu responsable de lui devant mes parents, et bien souvent il m'arrivait de prendre sa bêtise à mon compte pour lui épargner une correction. À quinze ans, il était de constitution bien plus fragile que moi, et je courais plus vite ! Il avait donc été chargé de la garde des troupeaux, tâche plus reposante que la mienne mais je ne le jalousais en rien, la belle saison me récompensant largement de mes efforts lorsque les épis inondaient les champs...

Nous n'avions jamais plus entendu parler de Yahvé depuis l'évasion de mes parents du Centre. Personnellement, je ne l'avais jamais vu, ni autre âme qui vive non plus d'ailleurs. Les berges de ce fleuve si paisible semblaient ignorées du reste du monde, si toutefois le reste du monde existait selon ce que mes parents en avaient appris. Aussi, lorsqu'un jour une silhouette immense se profila au bout de la clairière, je fus paniqué ! Je courus à toutes jambes à la cabane. Que faire d'autre devant l'inconnu ?

Mon père sortit sur le seuil et reconnut le visiteur. Il appela sa femme, et tous deux se tenant par la main attendirent fébrilement que l'intrus s'approcha... Mon frère et moi restâmes en arrière, attentifs à ce qui pouvait se produire...

Il venait en paix, avec des cadeaux plein les bras ! Du sel, du sucre, des épices de toutes sortes, et un tas d'autres choses étranges... quelques outils de métal, une sorte de feuille plate grande comme la main en métal brillant pour ma mère, dans laquelle elle pouvait se voir comme à la surface de l'eau et qui nous amusa beaucoup, des habits de peaux, et une grande peau tannée sur laquelle était tatoué le fleuve jusqu'aux montagnes et jusqu'à la mer qui paraît-il existait plus bas...

Mon père lui versa à boire du jus de notre vigne, qu'il sembla apprécier. Nous n'avions d'yeux, mon frère et moi, que pour ces objets étranges et notamment pour cette peau tatouée qui nous faisait entrevoir des aventures lointaines...

- Je vois que vous vous débrouillez ! dit le géant. Voilà deux grand fils qui me semblent bien gaillards ! Avez vous pris le temps de les instruire de tout ce que vous aviez appris ?

- Oui Seigneur ! répondit mon père, comprenant qu'il était inutile de finasser. Nous leur avons inculqué tout ce que nous avions surpris dans les boîtes magiques, mais je ne sais pas s'ils ont tout compris. Je crois qu'ils doutent un peu de notre aventure. Elle est tellement incroyable pour des gens simples qui mènent la vie que nous menons maintenant...

- Ça peut s'arranger, fit le visiteur. Le Centre existe toujours. Envoie-moi tes enfants quelques semaines. Je leur montrerai quelques techniques qui leur serviront plus tard. Ils ne seront pas toujours avec vous. Un jour ou l'autre, il leur faudra bien trouver une épouse et fonder leur clan, eux aussi !...

- Mais... ils sont indispensables ici ! Si je te les envoie, qui fera la moisson ou gardera les chèvres ? et que mangerons-nous cet hiver ? Quant à leur trouver femelles... je ne sais même plus où se trouvait mon propre clan avant que tu m'en enlèves...

- Ça aussi, ça s'arrange ! Voici une carte ! oui, c'est comme ça qu'on appelle ça, dit-il à notre intention. Sur cette peau, vous voyez le dessin du fleuve. En amont, les montagnes, et là à leurs pieds, juste où j'ai tracé cette croix, c'est de là que tu viens, Adam. Ton clan y est encore cette année et ce n'est qu'à six lunes de marche.

Le regard de mon père s'alluma, puis s'éteignit aussitôt.

- Six lunes... six lunes... c'est facile à dire. Aller et retour ça en fait douze et nous serons en automne !

- Ah ça !... tu comptes encore bien à ce que je vois, félicitations ! Mais après l'automne ce sera l'hiver, et après l'hiver le printemps... Quand aimerais-tu y aller ? Veux-tu que je t'y emmène en arche ?

- Tu ferais ça, Seigneur ? Que veux-tu de nous ? Pourquoi es-tu revenu ? s'inquiéta mon père, méfiant.

- N'aie crainte ! répondit Yahvé. Je veux tout simplement votre bonheur et votre prospérité. Je ne vous ai jamais perdus de vue durant tout ce temps. Je vous ai observés régulièrement. J'ai vu grandir vos enfants et pousser le blé chaque année. Et je suis très content de vous, finalement. Oh ! j'ai été très fâché que vous ayez transgressé mes interdictions à l'époque, reprit-il, mais à bien regarder, avec le recul, l'expérience n'en fut que plus probante : vous avez survécu, et comment ! grâce à ce que vous aviez appris par cette désobéissance. J'en ai tiré les conséquences : l'éducation n'est pas un mal pour l'humain. Elle est plutôt bénéfique, ou en tous cas elle peut l'être. C'est selon le caractère de chacun, et Dieu sait que tu en as un fort ! dit-il en souriant. Lucifer a bien fait, en fin de compte, de vous laisser votre chance.

- Lucif ! s'écria Eve... Que devient-il ?

- Bah ! j'ai eu de ses nouvelles au printemps dernier. Il est toujours là-bas, enferré dans cette île Hyperborée près du pôle Nord...

- Enferré ?

- Non, c'est une blague ! on dit « enferré » parce que pour nous, les élâ mes, c'est l'Enfer cette latitude ! Mais lui s'y trouve bien finalement. Il s'y est aménagé son petit jardin privé et y fait pousser ses plantes bizarres qui se fument... Oui, je connaissais son penchant pour les produits dopants... Je n'approuve pas mais bah ! c'est lui le médecin, et du moment que ça ne se passe pas sous MA responsabilité !...

- Alors comme ça, vous saviez ça aussi ?

- Mais je sais tout, ma petite Ève !... TOUT !... simplement, je ne suis pas toujours là pour constater les faits. Je suis souvent appelé par d'autres tâches ailleurs... Ce n'est pas simple de repeupler la Terre après le grand cataclysme ! Quand l'axe a basculé, il y eut d'autres continents qui se sont formés au delà des mers, avec des gens aussi bâtards que vous, épars autour de la planète... Si nous voulons sauver ce qui peut l'être encore, il nous faut encore éduquer beaucoup d'autres hominiens comme vous ! Et nous n'avons plus tellement de temps. Nous vivons certes beaucoup plus longtemps que votre race, mais nous ne sommes pas éternels non plus et, je peux bien vous le dire, la plupart d'entre nous ne pouvons plus procréer à cause des radiations ! Tandis que vous autres, races chétives par la taille, vous êtes bien plus résistantes et adaptées aux nouvelles conditions de vie sur Terre. Voilà pourquoi nous devons transmettre notre savoir à VOS enfants ! Il faudra bien les quelques siècles qui nous restent pour parvenir à ce résultat.

Yahvé regretta aussitôt sa confiance :

- Alors, c'est ça ?!!! Vous avez BESOIN de nous ? s'écria mon père...

- Hum... en quelque sorte, oui, concéda Yahvé. Mais la réciproque est vraie. VOUS avez besoin de nous pour évoluer beaucoup plus vite et vivre mieux... En fait, nous avons une charge en commun, celle de transmettre la VIE. Nos ancêtres ont fait des erreurs. Depuis des dizaines de millénaires, la civilisation avait énormément évolué ainsi qu'en témoignent certains lieux encore visibles à la surface des continents, mais dans le grand cataclysme qu'ils ont provoqué par bêtise, beaucoup de villes ont disparu et même leurs ruines disparaîtront au fil du temps dans les millénaires à venir... Les continents continuent, si j'ose dire, de dériver les uns sous les autres... De nouvelles terres émergent, de nouvelles montagnes surgissent quand les anciennes s'engouffrent sous les océans. Bientôt à l'échelle de temps éldā me, mais dans quelques centaines de générations à la vôtre, plus aucune trace n'apparaîtra de notre existence ni de notre science... NOUS, éldā mes, ne voulons pas que tout cela soit définitivement perdu. Et VOUS, hominiens, avez intérêt à apprendre le peu que nous pouvons vous enseigner pour éviter à l'avenir de répéter les mêmes erreurs que nous...

- Mais quelles erreurs ? demanda ma mère.

- Jouer avec le feu par exemple... répondit Yahvé. Oh ! je ne parle pas du feu que vous allumiez en cachette pour cuire vos poissons au bord du fleuve, sourit-il, non, celui là n'est pas inquiétant, quoique... Non je parle du « Feu du Ciel », celui qui tombe des Arches volantes... Enfin, qui en est

tombé, avant, sur les cités et les villes en vitrifiant des régions entières !... Ce fut l'horreur absolue ! mais ça ne s'arrêta pas là... La chaleur dégagée par cette guerre imbécile réchauffa l'atmosphère au point de faire fondre les pôles. Le niveau des océans monta de plusieurs centaines de coudées, et de nombreuses plaines fertiles furent noyées, les masses d'eau monstrueusement gonflées poussèrent sur les continents qui basculèrent, provoquant des raz de marées, des éruptions volcaniques et des séismes en chaînes, et pour finir, un basculement de l'axe de rotation de la Terre. Tout ce chambardement et ces éruptions envoyèrent dans l'atmosphère des milliards de tonnes de poussières et de cendres, obscurcissant le ciel pendant des siècles. Les végétaux crevèrent, les animaux aussi. La famine et les maladies s'ensuivirent, décimant les populations fragiles des villes. Seuls quelques individus robustes des campagnes parvinrent à se mettre à l'abri sous la terre, dans des cavernes ou des grottes, avec le peu de provisions qu'ils avaient pu engranger. La plupart moururent pourtant de radiations et de maladies, n'ayant plus les moyens de se soigner. D'autres, très rares, parvinrent à subsister et s'acclimatèrent à la survie, rude et sauvage, les plus forts, et pas forcément les plus instruits ni les plus malins, dominants les plus chétifs. Peu à peu, ils redevinrent des primitifs et leur durée de vie se raccourcit dramatiquement... Vous êtes leurs descendants. Enfin, toi Adam, parce que toi, Ève, c'est autre chose !...

- Oui ! On sait ! fit Adam...

- Non ! Tu ne sais rien ! en tous cas, pas tout !  
répliqua Yahvé. Certes, tu sais maintenant que nous avons pris un peu de ta côte pour former Ève, mais ce que tu ne sais pas, c'est que nous y avons mêlé certains de nos propres gènes élä mes...

- Des gènes ?... qu'est-ce que c'est ? risqua mon frère Abel...

- Difficile de te répondre en deux mots, fiston. Imagine que ton corps est fait de poussières, de milliards de milliards de fines poussières collées les unes aux autres... Et bien, certaines de ces poussières proviennent de la côte d'Adam, d'autres de certains d'entre nous... Ève est ce que nous appelons une mutante. Elle ne fut pas complètement créée à partir d'Adam. Elle est aussi un peu Lucifer par exemple...

- Lucifer ?!...

- Oui ! Lucifer aussi... Comme plusieurs d'entre nous, il a participé à cette expérience en donnant un peu de lui pour les greffes. Tu es donc le produit de ces croisements raciaux, Ève. Et tes enfants en ont hérité à leur tour... Un peu de sang élä me coule dans vos veines et coulera à jamais dans celles de votre descendance... Mais ce n'est pas tout ! Toi aussi Adam, tu as été quelque peu muté. Nous avons profité de ton sommeil, pendant l'opération, pour t'injecter une hormone particulière, produite par une glande que tu ne possédais plus à ton état natif qu'en mode dégénéré... Ce qui a eu pour effet de lui faire recouvrer sa fonction première. Ne vous êtes vous pas demandé pourquoi, ni l'un ni l'autre, vous n'aviez pas pris une seule ride depuis votre fuite du Centre ? Il s'est pourtant écoulé de

nombreux hivers, et voyez... vous ne vieillissez pratiquement pas !

- C'est vrai ! constata Ève en se mirant dans la feuille de métal brillant... Mais n'est-ce pas normal ?

- Eh non ! ça n'est pas naturel !... en tous cas, pas pour vos semblables hominiens. La plupart des membres du clan d'Adam sont déjà morts ou très âgés, courbés sous le poids de l'usure, alors que lui-même a toujours cette apparence de jeune coq qu'il avait lorsque je l'ai amené au Centre... De plus, vous avez grandi, l'un et l'autre, d'une bonne coudée depuis votre fuite ! Vous n'atteindrez jamais notre propre taille bien sûr, mais vous vivrez plusieurs siècles et verrez une nombreuse descendance. En retournant visiter le clan d'Adam, ils ne vous reconnaîtront pas comme des leurs mais comme leurs maîtres, car vous n'êtes plus comme eux des hominiens dégénérés et incultes. Vous êtes maintenant des « *humains qui savent* ». Cependant, il est encore beaucoup d'autres choses que nous devons inculquer à vos enfants pour que la greffe raciale soit complète avant que de les laisser procréer et se multiplier. J'enverrai donc quelques élä mes régulièrement avec le matériel nécessaire pour leur éducation. En échange, vous nous ferez goûter à votre production, ça nous changera du lyophilisé et des boîtes de rations.

- Oh oui oui oui ! ce sera amusant ! s'écria Abel enthousiaste.

- Hum... d'accord ! hésitai-je, prudent...

Il fut ainsi fait. Durant de nombreuses lunes, les élä mes vinrent régulièrement à la cabane, et nous

apprenions mon frère et moi des tas de choses. Malgré nos quelques années de différence, nous avions bien sûr le même programme mais je me spécialisai plutôt dans les techniques, apprenant la métallurgie, l'astronomie, la physique, la chimie, les mathématiques, et tout ce qui touchait à la médecine, aux plantes, et à l'agriculture. Toute sortes de choses dont les applications me semblaient utiles à la vie quotidienne, tandis que mon frère de son côté avait un penchant pour le dessin, la peinture, la musique, les arts en général, la poésie des sciences naturelles, la divination, bref, c'était un poète, et moi un paysan.

Malgré tout le mal que se donnèrent nos instructeurs pour me faire apprécier ces choses, il était incontestable qu'Abel me surpassait dans tous les domaines artistiques. Ça en devenait parfois agaçant car le gamin toujours aussi enjôleur savait s'attirer les bonnes grâces de Yahvé ou des autres en profitant de cette disposition d'esprit flatteuse, alors que je me faisais souvent réprimander pour n'être pas sensible à la beauté d'une fleur... Désolé ! Pour moi, une fleur c'est quelques pétales autour d'un pistil, le tout constitué pour l'essentiel de carbone et de quelques autres éléments odorants qui attirent les abeilles, et voilà tout !

Ce fut une période un peu pénible pour moi mais il y avait de bons moments tout de même... Entre les cours, nous allions à nos travaux quotidiens : Abel gardait ses chèvres et faisait ses fromages, moi je labourais, je semais, je cueillais. En fin de journée, on rapportait chacun quelque chose en rentrant. Moi quelques fruits sauvages ou le produit de ma

chasse, lui un bouquet ou une nouvelle mélodie qu'il avait inventée en soufflant dans un roseau coupé... Il avait confectionné un instrument bizarre, un genre de bouquet de roseaux plus ou moins longs et bien rangés en ordre décroissant, attachés ensemble par un lien comme un fagot. Il soufflait successivement dans les diverses tiges pour produire une suite de sons différents. Il était devenu très habile à ce jeu et, évidemment, tout le monde était sous le charme quand il se mettait à en jouer. Moi aussi, j'aimais la musique. Je ne savais pas en faire mais j'aimais bien l'entendre...

De nombreuses lunes étaient passées dans le ciel lorsque nos parents décidèrent enfin de tenter l'aventure en allant retrouver, loin au Nord, le clan d'origine de mon père. Nous avons décidé finalement de nous passer des services de l'arche proposée par Yahvé, et d'aller par le fleuve en transportant notre barda sur un espèce de coquille flottante dont j'avais eu l'idée. J'avais simplement constaté qu'une demi coquille de noix flottait sur l'eau et j'avais conçu d'en construire une réplique, beaucoup plus grande, avec quelques branches et des peaux cousues enduites de graisse. Après quelques essais et améliorations, l'engin fut capable de supporter non seulement ma famille mais encore toutes les provisions et instruments indispensables à une survie de plusieurs mois. Des cordes de raphia très solides, une hache de fer trempé au sang de bison, quelques pots en terre et l'indispensable arc à feu de mon père qui lui permettait de faire soit des trous dans une branche verte, soit du feu dans une branche morte. Lui aussi

avait sérieusement amélioré le procédé qu'il avait découvert au Centre de dizaines d'années plus tôt : en utilisant la souplesse d'un petit arc qu'il avait imaginé il parvenait à faire tourner la pointe de son bâton sur un autre beaucoup plus vite qu'à la main, allumant du feu en moins de temps qu'il ne fallait pour écailler le poisson à cuire !

Un problème se posait cependant ; les bisons se débrouilleraient bien sans nous mais nous ne pouvions abandonner nos chèvres pendant plusieurs mois aux bons soins des prédateurs, toujours à l'affût en lisière de forêt... De plus, habituées qu'elles étaient aux traites quotidiennes, elles faisaient du lait en permanence et leurs pis gonflés les faisaient souffrir dès que nous les oublions une journée ou deux... Ma mère se décida la première.

- Allez-y seuls ! Je vous attendrai ici. Je ne peux pas les laisser comme ça ! Et puis, des hommes entre eux se débrouilleront mieux en chemin...

- Pas question de te laisser seule ici ! dit mon père. Si tu restes, je reste aussi. De toutes façon, Yahvé a raison, aucun de mes anciens compagnons ne me reconnaîtrait, pour autant qu'il en existe encore après trente années. Allez-y seuls les garçons ! Vous êtes des hommes maintenant, et vous saurez bien vous débrouiller avec tout ce qu'on vous a appris...

C'est ainsi que nous partîmes seuls, mon frère et moi, pour la première fois et pour un aussi long voyage loin de notre cabane d'enfance et de nos

parents, à la rencontre d'autres humains inconnus...

La coquille de peaux se comporta parfaitement bien. Elle glissait sur l'eau à merveille, propulsée par la grande perche que nous poussions à l'arrière à tour de rôle. Durant plusieurs lunes, nous remontâmes le fleuve, découvrant des paysages que nous n'avions jamais soupçonnés, des vallées vertes envahies de forêts de chênes, des déserts de sables jaunes parsemés de rares dattiers, nous traversâmes des terres rouges de rouille où rien ne semblait pousser, des marécages gras et puants, puis enfin, nous arrivâmes au pied des montagnes. Le fleuve se rétrécissait. Il nous fallut souvent mettre pied à terre et porter pour passer des rapides. Les arbres à nouveau très denses étaient pourtant moins feuillus, les animaux changeaient peu à peu, nous en découvrions de nouveaux, les cris des oiseaux étaient différents, le gibier plus sauvage s'enfuyait à notre passage et les oiseaux se taisaient... Etonnant ! c'était comme si nous leur faisons peur... une certaine angoisse nous étreignit... Nous n'avions jamais fait peur aux animaux, même sauvages, autour de notre cabane. Bien sûr, nous chassions à l'arc de temps à autre, mais le gibier ne nous fuyait pas comme ici. Quelque chose se passait que nous ne comprenions pas... C'est là que le bruit sourd d'un tam-tam commença de se faire entendre. Mon frère, qui tenait la perche, s'appliqua à scruter la rive. Par précaution, je rapprochai mon arc et mes flèches à portée de main... Dans un coude du fleuve, le village apparût soudain.

Quelques dizaines de petits êtres étaient là, debout et nus, devant quatre ou cinq huttes grossières dressées dans une clairière. Des femelles et des enfants se cachaient dans les huttes tandis que les mâles nous observaient, la main ostensiblement posée sur un gourdin ou un épieu. Visiblement, ils étaient aussi étonnés que nous. Plus même, car leurs visages assez frustrés semblaient montrer une crainte qui ne fut pas sans me rappeler celle que j'avais eu le jour où Yahvé m'était apparu au bout de mon champ.

Je fis donc la seule chose qui me vint à l'esprit : imiter le geste que fit Yahvé lui-même en me voyant. Je levai la main droite, la paume en avant, pour montrer que je n'avais pas de mauvaise intention. Un des petits êtres, en avant du groupe, posa son gourdin à terre et leva la main à son tour. Mon frère imita mon geste, les autres firent de même. Abel dirigea notre coquille de peaux vers la rive.

Ils s'approchèrent lentement, un par un, découvrant leurs fronts bas et plissés de méfiance. Ils étaient vraiment petits, au moins deux coudées de moins que nous, plutôt laids mais bien formés, musclés et agiles. Leur premier mouvement d'approche fut hésitant, puis ils se rassérénèrent lorsque le plus avancé d'entre eux entra dans l'eau et s'enhardit jusqu'à me toucher la tunique. Il mit la main en avant et la retira aussitôt. Je compris que, vivant entièrement nus, ils ne connaissaient pas l'usage du vêtement. Cela m'amusa. Abel comprit aussi, il éclata de rire et j'en fis autant. Il y eut chez les indigènes un moment de frayeur à la surprise de

nos fortes voix, puis ce fut comme une traînée de feu, tout le monde éclata de rire !...

Du coup, ce fut la ruée ! Les femelles et les enfants sortirent des huttes et accoururent jusqu'à nous, nous empêchant de mettre pied à terre tellement ils se pressaient pour nous toucher à leur tour.

Tant bien que mal, mouillant nos mocassins, nous mîmes les pieds sur la grève et tirâmes l'embarcation au sec.

La comédie dura bien quelques instants encore, puis, chacun ayant touché, ils se calmèrent et firent cercle autour de nous. La coquille de peaux les intriguait beaucoup. Et tout ce matériel dedans, c'était quoi ? pouvait-on comprendre à leur mimique. Les langues se mirent en action et les cris, les appels, les supputations les plus étranges devaient fuser entre eux quant à nos ustensiles inconnus. Après nous avoir touchés, ils voulaient maintenant toucher notre matériel. Pas question ! Saisissant un gosse plus hardi que les autres qui s'emparait déjà de notre hache, je dépliai une grande peau qui nous servait de couverture et l'étendis sur la coquille. Le gamin comprit qu'il ne fallait pas toucher et se recula un peu. Ils avaient apparemment le respect de la propriété d'autrui. Ou la crainte ?... Dans les deux cas, tant mieux, on allait pouvoir s'entendre...

C'est à ce moment que je réalisai que certains de leurs cris nous étaient compréhensibles ! Ces petits êtres avaient-ils un rapport quelconque avec le clan originel de notre père ?...

Je tentai une communication.

- Moi, Cä'n ! dis-je, pointant mon index sur ma poitrine.
- Et moi, Abel ! fit mon frère.
- Moi, Rahan ! me répondit le chef.

Comme je l'avais pressenti, leur langage était très proche de la langue de mon père. Beaucoup moins de vocabulaire que nous, évidemment, mais nombre de mots désignaient les choses essentielles de la vie sous un vocable identique, juste un peu plus haché.

Je sortis quelques cadeaux de la coquille de peaux, des pointes de flèches, quelques fruits, un magnifique couteau d'obsidienne à manche d'ivoire dans une gaine de cuir, et allai m'asseoir d'autorité auprès de leur feu au centre du camp. Ils vinrent sagement se mettre en cercle autour de nous. Celui qui semblait être leur chef s'assit face à moi, les vieillards derrière lui.

- Ça, pour Rahan ! lui dis-je en lui tendant le couteau posé à plat sur mes paumes comme une offrande.

Il tendit la main, le saisit, mais ne comprit pas immédiatement l'intérêt de l'objet. Il le tourna et le retourna dans ses mains, s'interrogeant sur la finalité de l'instrument...

Je tendis la main pour qu'il me le rende. Il hésita puis me le tendit le tenant par l'étui de cuir. Je m'en saisis et le sortis de sa gaine. Ses yeux s'écarquillèrent.

Je pris une énorme mangue rapportée de chez nous. Elle avait eu largement le temps de mûrir au cours du voyage, il était grand temps de la manger et ces gens là n'avaient sans doute jamais rien vu de pareil dans la forêt environnante. Je la coupai en fines tranches que je posai sur une feuille qui l'enveloppait. Il me regardait faire, intrigué par le fruit et par mon geste. Quand j'eus fini, je lui rendis le couteau, qu'il fut très heureux de reprendre - il craignait sans doute que je ne le lui rende pas, ayant compris tout l'intérêt de l'instrument. Il attrapa une mèche de cheveux de son plus proche voisin et testa le tranchant à son tour. Il coupait comme un rasoir. Sa face de brute s'éclaira d'un large sourire.

Je saisis alors une tranche de fruit pour la porter à ma bouche. Il comprit qu'il pouvait en faire autant et s'empara d'une lamelle à son tour... Son faciès s'épanouit en réalisant la saveur nouvelle, sucrée et incroyable pour lui de ce fruit paradisiaque. Il tourna la tête vers ses compagnons, à grand renfort de lever de sourcils, gesticulant pour exprimer sa surprise. Les autres étaient curieux d'en goûter à leur tour, évidemment. Je fis signe à une femelle de s'approcher, elle le fit en hésitant et en baissant la tête. Lui mettant la feuille dans les mains je lui fis comprendre qu'elle fasse le tour de l'assistance. Elle commença respectueusement par les vieux se trouvant derrière le chef puis passa le plat improvisé. Des soupirs de plaisir s'exhalèrent de toutes les poitrines.

Je sortis alors de mon sac les pointes de flèches que nous avions apportées.

- Quoi ça ? articula le chef.

- Ça, dards, lui répondis-je.

Il me fit un signe interrogatif, levant les sourcils en ouvrant les deux mains. Il secoua la tête.

- dards ? répéta-t-il...

- Oui, dards, pour flèches !...

- ... dards pour frèches ?...

Il secoua encore la tête. À voir les regards interrogateurs des autres, ils ne comprenaient visiblement pas de quoi il s'agissait...

- Un moment ! lui dis-je, étendant la main pour lui faire comprendre de rester patient. Abel, va chercher un arc, s'il te plaît !

Abel s'en retourna jusqu'à l'embarcation et revint avec un arc et un carquois rempli de flèches. J'en sortis une et montrai la pointe. Ils firent vite le rapprochement mais ne comprenaient toujours pas à quoi ça pouvait bien servir ! Sans connaissance de l'arc, ils n'imaginaient pas qu'on puisse lancer à la main de si petits épieux sur une cible !

- Ça, flèche ! lui dis-je en désignant l'objet. Ça, dard, en montrant la pointe. Et ça, arc.

Leurs yeux étaient grands comme des arches de Yahvé. Il fallait faire une démonstration.

Je me levai et allai jusqu'au fleuve. J'avais repéré en arrivant un petit promontoire d'où il devait être facile de voir dans l'eau. En effet, un gros silure était embusqué au sortir du virage du fleuve... J'attachai un solide fil à l'empennage de la flèche, je bandai l'arc, la flèche partit... Quelques secondes plus tard, je ramenaient à la berge un poisson du poids d'un homme. La flèche l'avait transpercé de part en part. Le clan sautait de joie. Il y avait longtemps qu'ils n'avaient vu pareil poisson sur la

berge. Oh ! Ils le connaissaient celui-là, ils l'avaient souvent traqué leurs épieux à la main, mais jamais ils n'avaient réussi à le piquer. Il leur avait toujours filé entre les jambes. Aussi, ils étaient admiratifs de l'exploit : moi, je l'avais pêché sans même me mettre les pieds dans l'eau !

Revenus au camp, les femelles s'empressèrent de dépouiller la bête et de le disposer sur la braise. Ça sentit vite le brûlé et je me précipitai pour l'en retirer aussitôt. Encore une fois, ils semblèrent ne pas comprendre...

Abel alla jusqu'à la coquille et revint avec plusieurs plats de terre et quelques ingrédients et épices. Pendant ce temps, j'avais sorti mon propre couteau et commencé de couper le silure en tranches. Je disposai les plats sur les braises, y déposant quelques morceaux de beurre qui fondirent lentement. Quand ils furent bien fondus, je disposai les tranches dessus et on entendit un crépitement alléchant. Le fumet suave de cette grosse anguille monta aux narines de l'assemblée. Les femelles étaient stupéfiées. Quand j'eus retourné les tranches, elles découvrirent l'aspect rissolé mais non brûlé de l'autre face. J'y jetai quelques épices, et sortis bientôt les plats du feu. À table !

Nous nous amusions comme des fous mon frère et moi. Ces indigènes étaient comme des gosses autour de nous, épiant chaque geste surprenant que nous pouvions faire, l'attendant, le sollicitant par leur mimique. Ils se régallèrent, c'est le moins qu'on

puisse dire, de notre pique-nique improvisé. Nous sortîmes encore quelques fruits après le poisson, et ils se pâmèrent de nouveau à la jouissance de ce goût exquis.

La nuit tombait. Le feu aussi. Abel retourna à la coquille et rapporta son instrument favori. Il se mit à jouer. Un silence religieux se fit dès les premières modulations... Nous étions... des dieux... Oui ! des dieux !

Nous restâmes plusieurs lunes dans ce clan. Nous avions très vite appris les rudiments de leur langage, très proche, ainsi que je l'ai déjà signalé, de celui du clan de mon père. Nous avons construit notre propre hutte, mais plus élaborée que les leurs, plus haute, avec des murs en terre et garnie de lits de paille surélevés à cause des insectes et de l'humidité, et aussi une partie en abside pour déposer notre matériel. Les tentations auraient été trop fortes si nous l'avions laissé dehors, et nous aurions encore besoin de toutes ces choses apportées avec nous. Notre voyage n'était théoriquement pas fini.

Chaque soir, Abel jouait, charmait, enchantait son auditoire... Les femelles s'approchaient bien souvent plus que de raison. Une notamment, nommée Adena, ce qui signifiait « petite prune », un des rares fruits sauvages et sucrés de la région. Ça lui allait bien. Sauvage et sucrée, c'était tout à fait ça. Elle semblait plus malicieuse et intelligente que les autres, et particulièrement sensible à la musique

d'Abel. Adena avait probablement une quinzaine d'années, tout au plus, et son jeune corps d'indigène était déjà formé de la plus belle manière. On pouvait s'en rendre compte facilement, ils étaient tous entièrement nus du matin au soir. Abel et moi avions conservé nos tuniques car la fraîcheur du soir au pied de ces montagnes ne nous était pas familière. Malgré ça, je pouvais m'apercevoir que la belle ne laissait pas mon frère indifférent. Moi non plus d'ailleurs ! C'étaient là nos premiers émois, et nous les partagions pour le même petit être fragile...

La nuit tombée, nous allumions une bougie de suif de bison, et notre hutte restait la seule éclairée jusqu'à l'horizon des montagnes, intrigant encore les indigènes. Nous y parlions, Abel et moi, de ce petit peuple étrange qui ne connaissait pas grand chose du monde mais que nous avions appris à connaître. Ils étaient plus petits que nous et ignorants, c'est vrai, mais ils n'étaient pas bêtes. Ils s'appelaient entre eux les Hummans. Nous avons fini par apprendre que le plus âgé des vieux avait environ l'âge de notre père, à peine a cinquantaine. Quelle différence ! Le chef quant à lui avait notre âge.

Si les hommes de ce clan - qualité que nous leur reconnaissons finalement - étaient plus grossiers et plus frustrés, les femmes avaient une vivacité d'esprit, elles étaient beaucoup plus subtiles, et certaines même parvenaient à être belles. C'était le cas justement de cette Adena, et de deux ou trois autres gamines. Les femmes plus âgées étaient vite marquées par les rides, les grossesses, et les

accidents de la vie. Elles paraissaient plus courageuses aussi, ne rechignant pas à la tâche pour aller chercher de l'eau, du bois, des fruits sauvages et des herbes de toutes sortes, en plus de s'occuper des enfants qu'elles traînaient dans un panier sur leur dos. Les hommes eux, allaient à la chasse depuis toujours, munis de leurs seuls épieux face à un cerf, un sanglier ou même un ours. Dans ces conditions, la chasse n'était pas toujours fructueuse, et il leur arrivait plus souvent qu'à leur tour de devoir se contenter de racines bouillies. Depuis notre arrivée, certains avaient rapporté des branches de noisetier pour se fabriquer des flèches avec les pointes que nous leur avions données, et des arcs de frêne. Mais leur adresse à les manier n'était pas encore démontrée. Un seul avait réussi à tirer un gros héron, sur le bord du fleuve, et ses plumes avaient été soigneusement conservées pour les empennages de flèches. Ça avait été la fête ! Ils mangeaient rarement de la volaille sauvage.

C'était justement le père d'Adena qui avait accompli cet exploit. Cette performance lui valut d'être beaucoup plus considéré par ses semblables à compter de ce jour, ce qui lui donna de l'importance. Un homme qui savait tirer le gibier de loin devenait un homme précieux, recherché : il assurerait la subsistance du clan de manière plus efficace ! presque un dieu lui aussi !

Cet accroissement d'intérêt à son égard ne le laissa pas indifférent. Il s'accrocha à nous plus étroitement et nous apportait souvent lui-même quelques baies sauvages cueillies au fil de ses randonnées en forêt, espérant sans doute qu'en

retour nous lui livrerions un autre de nos secrets. Peine perdue. Point trop n'en faut. Aussi, voyant que son manège ne donnait rien, il l'abandonna au bout de quelques jours, se contentant de nous faire livrer les fruits par sa fille.

C'est ainsi qu'un soir, rentrés dans notre case après le concert de flûte d'Abel, nous nous venions juste de nous coucher quand on gratta à la porte. Nous relevant d'un bond, nous déplacâmes la barrière qui barrait l'entrée aux bêtes nocturnes. C'était Adena qui nous apportait des prunelles. Sans doute les dernières de la saison. Elle déposa le panier à terre et, dans la lueur de la bougie, son corps magnifique se profila sur le mur de terre. Nous restâmes muets les uns et les autres. Adena nous regardait et nous la regardions. Nous avec envie, elle avec surprise. C'était la première fois qu'elle nous voyait nus l'un et l'autre, Abel et moi, et elle se rendait compte que nous étions, nous aussi, des hommes !...

Ce qui se passa alors ? Je ne saurai l'expliquer. Elle tendit la main vers Abel en premier, et le toucha du bout des doigts. La poitrine d'abord, passant la paume sur la fine toison blonde qu'il avait généreuse autant que je l'avais brune, comme pour s'assurer qu'elle était bien réelle... Je m'approchai. Elle tendit l'autre main vers moi et fit la même chose. Nous n'osions pas bouger, de peur de troubler la sensation. Elle connaissait bien les hommes, pour en voir toute la journée aussi peu vêtus qu'elle, mais ils étaient complètement imberbes sur la poitrine et le ventre. Les seuls poils dont ils pouvaient se parer étaient leurs cheveux, maintenus en tresses par une huile de poisson

aussi puante que grasse. Elle n'avait jamais vu d'hommes velus sur le torse, c'était la première fois, et elle découvrait ça sur des dieux athlétiques ayant deux têtes de plus qu'elle !...

Ses mains firent ainsi le tour de l'un et de l'autre, lentement, avec une douceur infinie, comme pour découvrir un paysage nouveau. Côte à côte, Abel et moi ne bougions toujours pas, pas volontairement, mais certaines choses en nous tendirent vers elle, dont elle finit bien par s'apercevoir... Ce détail ne la désarma pas, au contraire, il attisa sa curiosité. Elle descendit sa caresse vers nos bas-ventres, et passa ses fines mains dans les duvets de l'un et de l'autre, enfouissant ses doigts dans les toisons frisées, se penchant tout à tour sur nos torsos pour mieux humer nos odeurs, comme un animal sent d'abord son partenaire. Je lui caressai les cheveux. Abel le menton...

Elle nous faisait face, presque serrée contre nous, et nous pouvions sentir son odeur juvénile envahir nos pharynx. Elle n'avait pas peur, elle se sentait bien, confiante, elle savait qu'on ne lui voulait pas de mal, au contraire. Ses mains sur nos pubis, elle posa la joue sur la poitrine d'Abel afin de sentir le contact de ces poils soyeux qu'elle semblait adorer. Elle se frotta longuement la joue sur ce tapis doux et accueillant, puis essaya le mien. Je suis brun, j'ai le poil plus raide que mon frère mais moins garni. Elle recula un peu, légèrement surprise de la sensation différente, mais refit l'expérience avec la même volupté. Lequel lui plaisait le plus ? Impossible de le dire. La pression était intense. Nos sexes étaient gonflés à l'extrême, présentant une longueur et un volume que nous-mêmes avions

rarement vus. Adena était visiblement fascinée par cette taille, d'autant plus impressionnante pour elle, de nos membres respectifs. Elle tenta de les encercler de ses petites mains pour se rendre compte si elles en faisaient le tour. C'était tout juste. Je lui pris le sein gauche, Abel caressa le droit. Elle s'abandonna comme une chatte à la caresse, avec langueur, se collant un peu plus à nous. Son visage à hauteur de nos poitrines, nous étions maintenant collés tous trois si étroitement les uns aux autres que j'eus peur un instant que nous n'étouffions Adena entre nous. Je me reculai un peu pour la laisser respirer. Elle s'agenouilla et descendit son petit nez jusqu'au sexe d'Abel. Elle s'enquit d'abord de l'odeur, retroussa la peau pour mieux observer l'énorme gland qui s'y cachait et en testa la saveur du bout de la langue, puis le mien, puis le sien, et encore le mien, caressant en même temps nos sacs génitaux, nos entrejambes, nos fesses, notre ventre...

Un frisson électrique me parcourut de la tête aux pieds. Je n'en pouvais plus de cette sensation. Je sentis ma semence monter en moi. Elle dut la sentir aussi et eut juste le temps d'approcher mon sexe de sa bouche avant que je délivre la charge. Mais elle l'avait trop petite pour englober une telle chose, son visage fut éclaboussé d'épaisses larmes argentées. Elle rit, et n'en parut que plus belle. Léchait l'appendice frémissant de spasmes, elle le lava en quelques lapées et avala avec délectation la liqueur divine, comme un cadeau du ciel, avant de se tourner vers Abel.

Lui ne la laissa pas faire. Il la prit dans ses bras et la posa délicatement sur le lit. Caressant sa jeune

poitrine au passage, il la retourna face contre la couverture en peau d'ours et lui écarta les jambes...

Comprenant où il voulait en venir, elle se débattit une demi seconde, hésitante à accorder ainsi sa virginité, puis s'abandonna, acceptant de lui en faire don. Il la pénétra doucement, sans effort, tellement elle-même était humide et prête à cet ineffable sacrifice. Un petit cri, à peine audible, s'échappa de la hutte.

Longuement, il resta à jouir d'elle, lui prenant plaisir à l'étroitesse de sa vulve et aux succions qui l'aspiraient en elle, elle à cette monstrueuse invasion de son ventre. Quand il relâcha son étreinte, la sueur coulait sur leurs visages. Ils étaient radieux.

Mon frère s'allongea à côté d'Adena, je m'agenouillai à sa place. Ardente qu'elle était à jouir de nos élans divins, elle se prêta de bonne grâce et s'ouvrit largement à mon intrusion. Elle était encore ruisselante et je n'eus aucun mal à la pénétrer profondément d'un coup. À mon tour, je la possédai longuement, allant et venant en elle avec délices, caressant sa peau ambrée, douce et odorante. Elle redressa le buste s'accrochant à mes épaules pour venir se coller à moi. Prenant alors ses petites fesses dans mes larges mains comme dans un fauteuil, je la soulevai du lit sans sortir d'elle, et la promenai dans la pièce. Elle s'amusait follement, enfourchée sur cet étrange équipage, mais n'oubliait pas d'impulser en son intimité des spasmes gourmands qui, à chaque pulsion m'extirpaient un râle de plaisir. Je jouis encore, en elle cette fois.

Abel s'étant remis de sa première émotion, exprima le désir de reprendre le jeu. Je lui déposai mon fragile colis dans les bras et il reprit à son compte mon précédent exercice, promenant de long en large notre Adena empalée.

La scène me ravit tellement que j'eus envie d'y participer encore... Je me rendais compte peu à peu que je les aimais tous les deux autant. Je m'approchai du couple debout et, humectant mon organe à l'orée dégoulinante d'Adena, je cherchai son autre orifice. Il était plus étroit encore que le premier. Elle émit quelques petits gémissements sous la poussée, fit une légère grimace quand je forçai le passage, mais ne cria pas. Je la pénétrai doucement, lentement, par petits assauts successifs jusqu'à ce que je sois profondément en elle. Je pouvais sentir la puissance de mon jeune frère, de l'autre côté. La chère petite pouvait lâcher les mains, elle ne risquait pas de tomber.

Puis, peu à peu nous revînmes sur terre...

\*

Nous nous réveillâmes ce matin là avec une certaine angoisse, la certitude que nous avions transgressé certaines lois du clan inconnues de nous... Mais non ! Rien ne se passa qui eut pu nous le confirmer. Le chasseur cueilleur de père d'Adena continua à nous faire livrer par sa fille les quelques fruits d'automne qu'ils trouvait encore, les hummans apprenaient à tirer à l'arc chaque jour un peu mieux et la considération dont avait joui le père d'Adena rejoignit vite le niveau ordinaire des

autres. Les autres aussi avaient tenté de nous amadouer avec des cadeaux plus ou moins généreux, dans l'espoir de nous tirer d'autres secrets. Mais aucun ne nous envoya une fille aussi belle pour les apporter. Seule Adena continua donc à venir le soir, et elle resta souvent de plus en plus tard... Quelques lunes plus tard, son ventre s'arrondissait sans que nous sachions d'Abel ou de moi qui en était l'auteur. Ça ne semblait pas préoccuper davantage le clan. Nous étions des dieux ! et après tout, les dieux ont tous les droits, y compris celui de répandre leur semence dans leur peuple. Ce fut même perçu comme une bénédiction quelque peu jalosée par certaines autre filles, mères et pères ! Seuls les jeunes garçons prenaient ça comme une concurrence déloyale, mais que pouvaient-ils dire ?... nous étions des dieux !

Cependant l'hiver était venu. La neige recouvrait depuis longtemps les montagnes et parvenait même dans cette vallée, jusqu'au camp, depuis quelques jours. La pêche et la chasse devenaient plus difficiles et le feu devait être alimenté en permanence et surveillé. C'était en hiver que les clans rivaux présentaient le plus de danger d'attaques, lorsque le niveau de leur provisions baissait. C'est ce qui advint. Un jour, des cris se firent entendre en provenance de la forêt, et quelques femmes revinrent en courant au village. Une bande de guerriers pillards était sur leurs traces, bien visibles dans la neige. Quelques

dizaines au plus, mais ceux de notre clan Hummans n'étaient guère plus nombreux.

Nous n'avions jamais connu la guerre, Abel et moi. Nous avons bien appris que ça existait dans les leçons de Yahvé, mais nous n'y avons jamais été confrontés. Ce fut une sinistre découverte pour nous que d'apprendre la sauvagerie avec laquelle les hominiens d'autres clans se jetaient sur nos pauvres hummans. Ils attrapaient les femmes par les cheveux et les traînaient derrière eux pour les emmener, paraît-il, en esclavage dans leur propre camp. Ils tendaient des embuscades avec des filets et des épieux, à l'orée des bois, pour attraper non le gibier mais les chasseurs. Ils razziaient les camps dès qu'ils les sentaient moins défendus, volant le feu à l'occasion, l'éteignant la plupart du temps, volant les provisions et les enfants, violant les femmes et les filles. Bref, l'horreur complète. Nous le savions, on nous l'avait dit ici aussi, mais nous ne l'avions jamais vu de nos yeux. Nos hummans ne paraissaient pas si sauvages. Installés au bord du fleuve, ils parvenaient à pêcher l'hiver et ne souffraient pas trop de la faim même s'ils ne mangeaient pas de bonnes choses tous les jours.

Pour les autres clans des montagnes, c'était très différent. Il leur fallait chasser dans des conditions beaucoup plus dures. Ils descendaient donc piller leurs voisins, c'était souvent moins risqué que chasser l'ours ou le chamois à l'épieu.

Voyant revenir le danger auquel elle avait échappé les hivers précédents, Adena accourut se réfugier auprès de nous, dans notre hutte de pisé plus solide que leurs branchages. Plusieurs femmes et enfants

la regardèrent entrer, peut-être envieux de ce privilège. En habitués fatalistes, les hommes du clan appointèrent leurs épieux et, les ayant endurcis au feu, allèrent se poster autour du camp. L'attaque n'allait pas tarder à se produire... Personne ne nous avait rien demandé mais je sentis qu'il fallait faire quelque chose !

- Abel ?... Qu'en dis-tu ?

Abel observa aux alentours de la clairière la lisière du bois.

- Hum... cette affaire ne me plaît pas, frerot !

- Je suis de ton avis. Il va falloir qu'on s'en mêle. Si ceux-là nous ont pris pour des dieux, les autres le devraient aussi, non ?

- Oui, sans doute, mais chez ceux-ci nous sommes arrivés en paix et les bras chargés de cadeaux. Dans quelles dispositions sont les autres ? Certainement pas amicaux.

- N'y compte pas ! Ils sont affamés et violents, c'est sûr, bien plus difficiles à amadouer. Il va falloir les impressionner sérieusement... Il est temps de nous souvenir de l'enseignement élâ me !

- Que veux-tu faire ? s'étonna mon frère.

- Hé hé ! souviens-toi de nos cours de chimie...

Abel esquissa un sourire et rentra dans la case. Il en ressortit très vite avec quelques paquets, gros comme des pommes et ficelés dans des feuilles de palmiers, que nous avions apportés au cas où... C'étaient des engins d'exercice, rien d'autre que du salpêtre et une certaine poudre noire, des mines explosives de confection artisanale faites par des élèves malicieux pour s'amuser au dépens de leurs

professeurs. Nous avions tellement ri avec ces blagues idiotes que nous n'avions pas cessé par la suite d'en utiliser en toutes occasions. Pour chasser, pour pêcher même. Ça ne blessait personne à part les oreilles, mais ça vous faisait une fumée du diable et un boucan infernal.

Munis de nos arcs respectifs et d'un carquois plein, nous nous approchâmes du feu de camp qui brûlait toute la journée en cette saison et nous emparâmes d'un tison chacun. Ayant repéré les hominiens ennemis groupés à certains endroits de la lisière, Abel pris le côté sud, je pris le nord.

J'enfichai le tison en terre à côté de moi, et plantai sur le bout de ma flèche la première mine, j'allumai la mèche et laissai brûler quelques secondes. Quand j'estimai qu'il en restait juste la bonne longueur, je bandai mon arc en direction de la forêt et lâchai le trait. Une seconde et demi plus tard, le coup de tonnerre claqua, suivi immédiatement d'un autre à l'opposé du camp. Une débandade d'affolés sortit du bois en courant. J'envoyai une autre flèche pommée dans leur direction. Ils furent terrifiés par l'explosion et jetés à terre par le souffle. J'entendis qu'il se passait la même chose au sud.

- Allez ! dis-je aux Hommans qui m'entouraient. Allez-y, c'est le moment, mais ne les tuez pas ! Faites-les seulement prisonniers !

Ils se jetèrent en avant à grand renfort de terribles cris de guerre pour impressionner l'adversaire. Mais celui-ci était déjà vaincu, terrassé, abasourdi en

même temps qu'assourdi. Il ne résista pas. Quelques instants plus tard, notre troupe revenait, encerclant fièrement une bonne trentaine d'individus tatoués et bariolés, nus eux aussi pour la plupart, sauf un toutefois, couvert d'une peau de loup ceinte à la taille par une corde. Il semblait le plus honteux de tous de s'être laissé prendre. Les autres paraissaient étonnés plus que honteux. Etonnés d'être encore en vie !...

Ils n'avaient pas fini d'être étonnés. Il le furent encore bien plus en nous voyant, Abel et moi, de si grands inconnus, décider de leur sort. Ils tremblaient de tous leurs os. De grandes discussions s'improvisèrent entre nos amis Hummans.

J'ordonnai qu'on leur entrave les mains dans le dos et qu'on les attachât à un poteau qu'on dressa au milieu du camp. Ainsi on pourrait mieux les surveiller, mais j'avais déjà une autre idée en tête...

Ce soir là fut un soir de fête. Il fallait se réjouir de la victoire si facilement acquise, sans perte humaine ni prisonnier du côté Hummans, et d'une telle moisson d'esclaves. C'était sans doute la toute première fois que les Hummans avaient fait une telle prise. On sortit la viande boucanée des réserves pour l'occasion. Quand je m'en étonnai, le chef m'expliqua que ça n'avait aucune importance de gaspiller les réserves de viande avant la fin de l'hiver puisqu'il y avait des esclaves... On pourrait toujours les manger !

Horri  , je me rendis compte que ces braves petits hommes n'étaient pas tout à fait ceux que je croyais... Finalement, nous l'avions échappé belle, Abel et moi ! Il fallait peut-être entreprendre leur   ducation. Je décidai de la commencer tout de suite.

- Toi ! lib  re cet homme et amène le moi ! ordonnai-je à un Humman.

Il sembla ne pas saisir mon ordre. Hésitant, il regardait Rahan, son chef du clan... Je r  it  rai :

- Allez ! dépêche-toi ! Amène moi cet homme ! dis-je en désignant le prisonnier à la peau de loup.

Le chef opina du bonnet. Le Humman se dirigea vers le prisonnier et lui défit ses liens. Il l'entraîna durement par le bras jusqu'à moi. J'étais assis par terre, dans le cercle des convives autour du feu. Je fis signe à l'homme de s'asseoir à côté de moi. Il s'assit, sans mot dire, résigné à son sort. Je lui tendis un morceau de viande braisé. Il me regarda, incrédule, hésita, puis s'en empara avidement et mordit dedans à belles dents. Les autres semblaient pétrifiés, stupéfaits par mon initiative. Je sentais bien leur reproche muet : Comment pouvais-je donner à manger à un esclave avant moi ? Ce n'est pas comme ça qu'on dresse les bêtes !

Je laissai passer l'opprobre, sans répondre à leur interrogation muette, et entrepris de manger

tranquillement moi-même, tendant de temps à autre un morceau à mon voisin. Peu à peu, les autres s'intéressèrent également à leur repas, mais je sentais bien que les discussions, à l'opposé du cercle, portaient sur mon attitude étrange...

Quand j'eus terminé, je pris un dernier morceau que je jetai négligemment aux chiens, nombreux autour des huttes à attendre leur pitance. Ils se jetèrent dessus en se battant.

J'avais marqué la différence entre des humains et des bêtes.

Le chef humain comprit aussitôt la leçon. Il donna quelques ordres brefs. Ses hommes allèrent détacher les esclaves et leur donnèrent à manger parmi eux.

L'homme à la peau de loup n'avait pas bougé. Toujours assis à la place que je lui avais assignée, il observait, attentif à chaque expression des visages... Quand il vit la tournure des événements, inattendue pour lui et ses hommes, il se leva, dignement, et vint à ma rencontre les mains tendues. Je le laissai approcher. Il se prosterna devant moi et me baisa les pieds.

Ses compagnons d'infortune, observant la scène, crurent de bon aloi de l'imiter et firent le même geste devant chaque Humain autour du feu.

Cette fois, la paix semblait réelle. Il fallait profiter de cette dynamique pour aller plus loin...

Pour cette première nuit, nous avons parkés tous les nouveaux arrivants dans une grande hutte

construite à la hâte et gardée par deux ou trois Hummans. Dès le lendemain, j'organisai les choses.

Je convoquai un conseil avec le chef et les anciens, et leur expliquai que dans mon pays, les hommes sont tous égaux. Il n'y a ni esclaves ni maîtres, et on n'y mange pas ses prisonniers. C'est d'ailleurs beaucoup mieux comme ça car il y en a de temps en temps qui sont malades et les manger serait la meilleure manière d'attraper leurs maladies.

- Mais comment es-tu devenu si fort ? demanda un des vieux. Si tu ne manges pas tes ennemis, tu ne peux profiter de leur force ni de leur esprit !

- Réfléchis une seconde, lui répondis-je : si ton ennemi est ton prisonnier, c'est que tu l'as attrapé ? Si tu l'as attrapé c'est qu'il est moins fort ou moins malin que toi ! Pourquoi le manger alors ? Les seuls qu'on pourrait manger avec profit sont ceux qu'on n'arrive pas à vaincre, car ceux-là sont plus forts que toi. Mais justement, ceux-là, tu ne les attrapes jamais ! Il ne sert donc à rien de manger des hommes vaincus. Mieux vaut s'en faire des alliés ou des serviteurs. Mais les serviteurs, on les nourrit correctement avec leurs femmes et leurs enfants.

Mon argumentation sembla les convaincre. Ils n'avaient jamais réfléchi à ça... Ça pouvait présenter quelques avantages, en effet...

Je continuai :

- Maintenant ces hommes nous sont reconnaissants qu'on leur ait épargné la vie et qu'on les ait nourris. Il ne sont plus nos ennemis. Il

faudrait qu'ils puissent vivre parmi nous comme nous, comme vous, avec leurs femmes et leurs enfants, au moins pendant la durée de l'hiver. Ceux-ci doivent les attendre avec inquiétude dans quelque caverne, peut-être sans provisions à manger ? Que penseriez-vous si vous étiez ces femmes et ces enfants ?

- Nous serions inquiets, c'est sûr, mais c'est notre loi. C'est comme ça qu'on survit depuis toujours...

- Eh bien, il est temps de changer ! Je ne vous propose pas de « survivre » mais de vivre tout court ! et de vivre en paix ! Vous avez vu que nous pouvions vous défendre et même vous aider à vous nourrir. La vie n'est-elle pas plus facile depuis que nous sommes parmi vous, mon frère et moi ?

- Seigneur, tu dis vrai ! La vie est plus simple et la chasse plus facile depuis que nous avons les arcs. De plus, aujourd'hui, tu nous a sauvés. Commande, nous t'obéirons !

- Alors, voilà ce que j'ai décidé :

Le jour même, nous avons libéré deux prisonniers, leur expliquant qu'ils devaient revenir avec toutes leurs familles, femmes et enfants, au bord du fleuve. Que nous gardions prisonniers leurs frères mais qu'il ne leur serait fait aucun mal, et qu'ils deviendraient eux aussi nos frères et auraient de quoi manger cet hiver sans avoir à combattre. J'expliquai ça à l'homme à la peau de loup. Il parlait un dialecte de la même famille, encore plus proche de celui de notre père que le langage des Hummans. Il s'étonna beaucoup que je m'adresse à lui dans sa langue, mais ça simplifia nos rapports et lui donna

confiance quant au sort que nous réservions à leurs familles. Cet homme m'était désormais entièrement dévoué. Aussi, je le chargeai d'une tâche importante, digne de son niveau social. Il allait devenir chef de la construction. Nous allions bâtir là une ville, et ses compagnons seraient les constructeurs.

Abel approuva mon idée. L'endroit était particulièrement bien choisi. Au bord du fleuve, assez haut pour ne pas être inondé au printemps, assez accessible pour embarquer et débarquer, au pied des montagnes, ni trop froid ni trop chaud, exposé au soleil dans une clairière assez vaste pour faire pousser des céréales et autres denrées agricoles... la forêt pour chasser, le fleuve pour pêcher... Que demander de plus ?

Dans les mois qui suivirent, notre camp changea d'aspect. Finies les huttes de branchages, place aux cases en pisé, comme la nôtre, beaucoup plus spacieuses et confortables que ces abris sommaires et venteux. Les femmes appréciaient grandement ce changement. Une carrière d'argile à moins d'une heure de marche en amont du fleuve nous offrit la matière première à volonté. Les branches et les herbes récoltées alentour feraient une bonne structure. Nous mîmes même en place un atelier de poterie, produite par les femmes et les enfants des prisonniers. Ils ne s'en plaignaient pas, au contraire, le four leur apportant durant l'hiver une source de chaleur bienvenue.

Adena avait maintenant un beau gros ventre. Nous la voyions encore régulièrement, mais lui faire l'amour, surtout à deux, devenait difficile. Une jolie petite immigrée, fille de mon prisonnier de marque, l'homme à la peau de loup, remplissait de temps à autre depuis quelques semaines les services domestiques que ne pouvait plus nous rendre Adena, vu son état. Elle était à peine quelques lunes plus âgée qu'Adena et se nommait Abral. Ça voulait dire « fille de la nuit rousse » parce qu'elle était née un soir de brouillard. Curieusement, elle était réellement rousse et ça lui donnait un charme supplémentaire, en tous cas une personnalité bien distincte de toutes les autres filles du camp. Nous n'avions pas remarqué cette beauté à son arrivée, dans l'état où elle était, les cheveux en broussailles et toute boueuse de la terre des cavernes où son clan avait trouvé refuge pendant l'expédition des guerriers. Au bout de quelques jours au bord du fleuve, et malgré la froidure de l'hiver, ces femelles avaient pris goût à se laver, certaines même à se baigner dans l'eau courante comme faisaient les femmes Hummans.

Ç'avait été une bonne idée de faire venir ces femmes et ces enfants de prisonniers. Elles avaient très vite compris la situation et sympathisé avec leurs homologues Hummanes, les imitant dans leur coiffure et leurs rites. L'hygiène générale y avait gagné, l'eau étant largement disponible ici autrement que sous forme de glace. Ce sont donc peu à peu de nouvelles têtes que nous découvrions sous la couche de boue antérieure. Beaucoup étaient gracieuses, beaucoup plus que chez les Hummanes. Leur corps étaient également différents,

plus potelés, aux formes plus rondes... C'est ainsi que nous apparût Abral un soir où, apportant un pot de miel sauvage de la réserve de son père, elle nous surprit, Adena, Abel et moi en pleines effusions. La surprise et l'étonnement marquèrent son visage à la vue de nos corps nus, qu'elle non plus n'avait jamais soupçonnés de tant ressembler à celui des hommes de son clan. Elle aussi nous prenait pour des dieux, et on ne se pose pas la question du sexe des dieux. Eh bien, là, elle avait la réponse à la question qu'elle ne s'était jamais posée ! Elle était exposée devant elle...

Les mêmes causes produisent généralement les mêmes effets. La gamine, curieuse, s'approcha plus près. Elle avait la croupe rebondie, les seins hauts et lourds, et l'œil malicieux. Elle comprit immédiatement la signification de sa découverte. Sa main s'avança vers moi, et, comme Adena quelques mois plus tôt, elle caressa ma toison pectorale. Après un petit baiser d'excuse, j'abandonnai Adena à Abel et me tournai vers Abral. Je touchai moi-même sa poitrine là où elle avait touché la mienne. Le jeu dût plaire à l'ingénue, car elle porta l'autre main sur mon flanc, caressant ma hanche et mes fesses. J'en fis autant. Elle frissonna sous la caresse, mais continua. Elle tourna autour de moi laissant traîner ses doigts graciles sur mes côtes, marquant ma peau de ses petits ongles, faisant le tour de ce corps d'homme jamais imaginé, soupesant mes fesses au passage, passant la tranche de sa main sur ma raie frisée. J'en fis autant. Une sorte de danse tacite se dessina entre nous, menuet avant la lettre, chacun faisant à son

tour une grâce à l'autre... Un tour, deux tours, et elle s'arrêta devant moi. Mon état émotionnel intérieur avait grandi autant que son expression extérieure. Elle resta bouche bée devant le membre énorme que je présentais maintenant à sa curiosité. Sa main descendit à la rencontre de l'objet de son étonnement. La mienne aussi. Elle était chaude et moite entre les jambes. J'y glissai deux doigts, trouvant sous la boursouffure de mon pouce un point plus proéminent, je le titillai doucement, en tournant dans un lent va-et-vient de mon majeur replié. Elle sembla apprécier la chose et se tortilla un peu, puis prit ma verge à pleine main. Elle avait les mains plus longues qu'Adena et parvint à en faire le tour en joignant le bout des doigts. Retroussant mon prépuce, elle se pencha vers moi pour goûter ce gland découvert, magnifique et déjà luisant de désir. Sa langue se fit agile, sa bouche était large et accueillante, et sa gorge profonde... Elle n'eut aucun mal à m'y accueillir, goulûment. Abral me fit ressentir des merveilles de sensations que n'avait jamais pu nous donner Adena. J'explosai en elle une première fois. Comme Adena, elle ne rendit rien mais accepta tel un cadeau du ciel cette liqueur séminale provenant d'un dieu. La soulevant de terre comme une plume, je la pris dans mes bras et l'embrassai entre les deux seins, noyant mon nez dans la chair tendre. Elle avait la peau fine et elle sentait bon. Je l'étendis sur ma couche et pris le pot de miel, dont je lui renversai une longue traînée sur le corps, des seins jusqu'au pubis. Puis, lui écartant les jambes pour m'y agenouiller, je me mis en devoir de tout nettoyer du haut en bas. Passer ma langue sur cette peau rousse chargée de

miel fut un vrai délice. Mille parfums d'épices montaient de cette peau brunie par le grand air, mille sensations aussi, tant gustatives qu'émotionnelles. Je finis par atteindre le nid douillet, mouillé d'une humidité croissante. Elle sentait fort, mais d'une odeur suave, envoûtante, attirante. J'écartai un peu plus ses longues jambes, remontant ses genoux pour être plus à l'aise, et enfouis mon visage dans son puits d'amour. Je fouillai, j'enfouis ma langue au plus profond, décrivant des myriades de tours et de contours à l'intérieur de ses cuisses, lapant ce jus précieux qui sortait d'elle à flots... Elle se tordait littéralement sur place d'excitation, recherchant d'une manière ou d'une autre le moyen de mettre fin à ce supplice si délicieux, à ce feu si agréable mais si énervant lorsqu'on ne l'éteint pas. Quand je fus rassasié de ses parfums intimes, je présentai mon gland à l'entrée de son vase humide, et, lentement, l'insérai en elle. Malgré l'étroitesse du conduit sacré, l'entrée en fut facile. Je glissai aisément dans ce flot lubrifiant aux parois si serrées. Elle ne cria pas non plus, ou à peine, lorsque je la déflorai, mais elle prit très vite goût à la chose et me retint autant qu'elle put à l'intérieur d'elle-même, écartant tant qu'elle pouvait ses longues jambes pour laisser place à mon corps lourd, m'attirant contre son bassin, pompant autant que ses muscles vaginaux lui permettaient d'enserrer un si gros intrus, et craignant qu'il ne s'en évade à chaque retrait. Je me retenais de jouir, je voulais la voir d'abord rougir de plaisir. Elle aussi sans doute. Ce manège dura donc un moment avant qu'elle ne se tienne plus et hurle sa plénitude. Là, elle cria vraiment, elle hurla même.

Au point qu'Adena et Abel se mirent à rire et se retournèrent. On devait nous avoir entendus à des lunes de marche à la ronde !... Enfin, le manège s'arrêta, je ne pouvais plus me retenir et je me relâchai en elle une seconde fois. Elle sentit le flot de ma semence inonder son ventre et, enfin, elle se relâcha elle-même, poussant un grand soupir. Nous restâmes un moment l'un contre l'autre, étonnés de nous être si bien conduits l'un l'autre aux extrêmes limites de la jouissance.

Abel et Adena, qui avaient pourtant une certaine habitude du plaisir avaient été très étonnés d'entendre Abral s'extasier ainsi. Abel était également curieux de connaître l'effet de cette grande bouche. Il avait bien remarqué tout à l'heure la supériorité d'Abral sur Adena en ce domaine, aussi, il voulait essayer à son tour... J'en conçus un petit pincement... Jalousie ? Non, je n'allais pas être jaloux de mon petit frère, pas pour une femme ! D'ailleurs Abral semblait plus que d'accord pour goûter l'autre dieu. Toujours assise au bord du lit, elle avait déjà saisi Abel par les hanches et l'attirait à elle. L'objet convoité était à bonne hauteur, mais, légèrement retombé depuis quelques minutes, il pendait plus qu'il ne se dressait. Elle s'en saisit et, le retroussant d'une main habile, caressa ses bourses de l'autre. L'effet ne se fit pas attendre ! l'appendice retrouva sa grande forme ; Elle l'enfourna sans problème, avec gourmandise. Quelques minutes plus tard, mon frère se pâma de plaisir en éjaculant longuement au fond de la gorge d'Abral.

Cette petite était une experte, née pour l'amour !

Adena en conçut quelque inquiétude. N'étions-nous pas SES hommes jusque là ? Qu'avait donc cette petite Abral de plus qu'elle pour attirer ainsi les divins mâles ? Elle ne laissa pas paraître cette inquiétude mais, décidée à savoir, elle s'approcha d'Abral et l'embrassa sur la bouche avec passion. L'autre, un instant interloquée, lui répondit rapidement en insérant sa langue entre les lèvres d'Adena, et bientôt elles étaient enlacées toutes deux sur mon lit, se caressant mutuellement aux endroits les plus secrets d'elles-mêmes. Leurs corps félins se mouvaient, glissaient l'un sur l'autre, montant et descendant avec d'autant plus d'aisance qu'elles étaient de même taille, se caressant en plus des mains, corps à corps et peau à peau. Les deux têtes furent bientôt enfouies entre les jambes de la partenaire et de petits cris de jouissance s'élevèrent tantôt de l'une, tantôt de l'autre. Elles se donnaient mutuellement un vrai plaisir !

Nous n'en revenions pas, Abel et moi ! Ainsi, il pouvait se faire l'amour entre filles ? Nous en restions babas ! mais le spectacle valait la peine. L'une, plus grosse momentanément - et pour cause - mais plus gracile de carrure et de ligne, souple comme une liane et si douce de peau, l'autre tellement plus hâlée et ronde aux bons endroits, admirable de visage et plus longue en jambes, et toutes deux se léchaient la pomme et le reste sous notre nez, en toute tranquillité. Notre amour-propre de mâles en prenait un coup ! Ces jeux-là sont réservés pour les hommes, pensions-nous.

Pouvions-nous tolérer cela, je vous le demande ? Il nous fallait sévir !

Nous nous regardâmes, Abel et moi. Un hochement de tête et nous soulevâmes chacun une fille, les arrachant l'une à l'autre au moment où leur plaisir mutuel approchait du paroxysme. Malgré leurs protestations d'être ainsi arrachées au plaisir montant, les retournant à genoux sur le lit, faces contre la peau d'ours, nous les prîmes toutes deux par derrière !

Côte à côte, ensemble et en mesure, mon frère et moi enfilâmes nos membres surtendus dans ce qui nous semblait être à chacun leurs étuis prédestinés. Non mais ! qui étaient les maîtres ?!

Le lendemain, tout le camp était au courant de nos ébats nocturnes. Avec le cri qu'avait poussé Abral, il était inutile de feindre. Nous décidâmes Abel et moi de donner un tour officiel aux choses, en demandant en mariage les filles à leurs pères. Nous avions convenu qu'Abel épouserait Adena et moi Abral, simplement parce que l'homme à la peau de loup se sentirait flatté si c'était moi qui lui prenait sa fille, mais ça n'avait aucune importance, on pourrait toujours se les interchanger à loisir...

Ce double mariage fut l'occasion de sceller l'union définitive des deux tribus, chacune ayant donné une fille aux dieux communs. La fête dura trois jours entiers, pendant lesquels on ne travailla pas.

Nous avons sorti de notre réserve une amphore de jus de la treille de mon père, et nous eûmes la surprise de découvrir qu'il avait fermenté depuis qu'elle avait été scellée. Ça donnait au jus un goût beaucoup moins sucré, plus fort et pétillant, très agréable. Nous en usâmes d'ailleurs sans doute un peu trop. Ces trois jours passèrent comme le vent et nous ne fûmes pas les seuls à découvrir ce qu'était la gueule de bois.

À dater de ce moment, Adena et Abral demeurèrent dans notre case, avec nous en permanence.

Quelques lunes passèrent encore, et la ville prenait tournure. Au Printemps, il y aurait dorénavant sur la berge du fleuve un charmant village d'une cinquantaine de cases familiales.

- Crois-tu que nos parents seraient fiers de nous ? demandai-je à Abel, contemplant cette cité nouvelle en construction.

- Je crois que oui ! dit Abel. Même Yahvé serait sans doute content du travail que nous avons fait.

- Hum... j'espère ! fis-je, pensif. Il est tellement imprévisible et si peu souvent satisfait...

- Pourtant, nous avons fait la paix et unis des clans ennemis, nous avons éduqué ce jeune peuple, et nous avons procréé comme il le souhaitait. Je ne vois pas ce qu'il pourrait vouloir de plus...

- Lui seul le sait, probablement. Bah ! On verra bien quand on rentrera...

- Ce qui manque maintenant, ce sont des animaux domestiques, dit Abel. Avec le printemps qui revient, on devrait trouver facilement quelques chèvres

sauvages prêtes à mettre bas et dont on pourrait élever les petits ?

- Bonne idée ! Il faut nous mettre en quête de ça et de quelques chevaux. Il doit y en avoir dans les parages ; j'ai remarqué une ou deux fois des crottins frais à l'orée de la forêt...

- Des chevaux, oui, ce serait idéal pour aller visiter plus loin que les bords du fleuve...

- Sans compter leur force de trait. Il nous suffirait de fabriquer un traîneau pour emporter de lourdes charges !

Nous mîmes en action les meilleurs pisteurs des deux clans. Visiblement, celui des hommes des montagnes était plus habile. Sans doute l'habitude de relever les empreintes sur des sols plus ingrats. Il nous trouva bien vite deux couples de caprins dont les femelles étaient grosses, et releva les traces d'un troupeau de chevaux sauvages dans une vallée proche de leur caverne originelle. Il fut décidé de monter une expédition pour en capturer quelques-uns. Quelques semaines plus tard, deux enclos garnissaient l'arrière du village, comportant l'un une douzaine de cabris, l'autre trois magnifiques chevaux et deux juments. Nous avons construit un poulailler et une basse-cour pour les quelques poules que les Hummans élevaient précédemment à même le camp et qui polluaient le centre du village. Il était maintenant très coquet.

Abel montra aux femmes comment traire les chèvres et fabriquer des fromages. J'instruisis les hommes sur l'agriculture, et, deux lunes avant que

le printemps n'arrive, nous étions prêts pour les premières semailles.

L'année se présentait bien.

Ce fut dans une ambiance sereine qu'Adena mit son bébé au monde aux premiers jours ensoleillés ; un magnifique garçon, qui me ressemblait. Mais alors, qui me ressemblait comme on n'imagine pas ! Abel en fut un peu déçu, mais ne le montra pas. Adena était joyeuse, de toute manière et qui qu'ait pu être le vrai père, elle avait eu un enfant d'un dieu !... Moi aussi, j'étais heureux, à ne plus savoir qu'en dire. À double titre d'ailleurs, puisque de son côté Abral était aussi en attente d'un heureux événement. La ressemblance serait peut-être inverse ? Qui sait ?...

Toujours est-il que nous faisons une grande fête pour célébrer dignement l'événement, lorsque des sentinelles postées sur le fleuve accoururent nous rapporter un fait extraordinaire : des inconnus approchaient à grande vitesse en remontant le fleuve !

J'interrogeai le humman :

- À grande vitesse, dis-tu ?

- Oui Seigneur, ils ont une coquille comme toi, mais qui file sur l'eau comme un éclair, avec un bruit assourdissant ! Ils étaient encore au-delà des plaines du sud qu'on les entendait déjà de là-haut ! me dit-il en désignant le promontoire d'où j'avais pêché le silure.

Nous nous regardâmes, Abel et moi...

- Yahvé !

- Ça ne peut être que Lui, et son équipe ! confirma Abel.

- Toujours quand on ne l'attend pas !

- Bah, ça pourrait être pire ! Qu'a-t-on à craindre ?

- On s'en est plutôt bien sortis jusque là, non ? Il peut être fier de nous !

- Oui... Tu as raison... mais je ne suis jamais vraiment tranquille avec Lui dans les parages. J'ai l'impression d'être toujours surveillé, jugé... Que je vais faire un truc qui ne lui plaira pas... Toi évidemment, tu t'en fiches, tu as toujours été son chouchou !

- Ne dis pas ça. C'est vrai, il m'avait à la bonne, mais juste parce que je joue de la musique. Toi, tu te débrouillais pas mal en travaux pratiques. D'ailleurs, c'est bien grâce à toi si...

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage. Le hors-bord arrivait devant la berge et déjà un élä me avait sauté sur la rive pour l'amarrer. Surpris, les gens des deux clans se rangèrent derrière nous, craintifs et méfiants, l'épieu à la main...

- Ne vous inquiétez pas, leur dis-je. Ce sont des amis à nous !...

Nous nous avançâmes, Abel et moi, en direction des nouveaux arrivants pour les accueillir. Yahvé sauta à terre.

- Eh bien les enfants ! Vous avez fait du bon boulot à ce que je vois ! La dernière fois que nous avons survolé la région, nous n'avions pas vu ce village. C'est votre œuvre ?

- Oui Yahvé ! Effectivement, c'est nous qui l'avons construit, avec l'aide des petits hommes.

- Avec ces dégénérés ? Vous avez réussi ça ?!!!  
Bravo !

- Hum... Yahvé, je te prie, ne parle pas comme ça de ces gens. Ils sont nos amis et de plus, ils pourraient t'entendre...

- La belle affaire ! Il ne comprennent rien de ce qu'on dit, n'est-ce pas ?

- Détrompe-toi ! ils comprennent tout ! Leur langue est très proche de celle d'Adam et nous n'avons eu aucun mal à communiquer. D'ailleurs, comme tu le dis toi-même, tu vois le résultat ?

- Hum... Oui, c'est pas mal ! En effet... Et à part ça, que devenez vous ? Vos parents s'impatientent, vous savez ? Ils s'inquiètent de votre sort. C'est normal, ce sont vos parents. Un père et une mère craignent toujours que quelque accident ou une mésentente n'arrive à leur progéniture...

- Ben... justement, aucune mésentente, ça non, mais à propos de progéniture...

- Oui ?

- Je te présente celle d'Abel ! dis-je en montrant le nouveau-né et sa maman.

- Quelle heureuse nouvelle ! se réjouit Yahvé. Quand est-ce arrivé ?

Il y a trois jours. Il s'appelle Rama, c'est sa mère qui a choisi son nom, ça veut dire « né au soleil » ou du soleil, quelque chose comme ça...

- Un beau garçon ma foi ! apprécia Yahvé. Mais dis moi si je me trompe, il te ressemble, Că n, non ?

- C'est vrai, il me ressemble beaucoup. Mais il a de sa mère aussi.

- De sa mère, c'est bien naturel, mais on pourrait s'attendre à ce qu'il ressemble davantage à Abel qu'à toi tout de même ! Qu'en penses-tu Abel ?... En tous cas, il est vraiment beau ! Ce que j'aurais aimé en avoir un comme ça ! se laissa aller Yahvé.

- S'il te plaît, je te le donne ! entendis-je derrière moi.

N'en croyant pas mes oreilles, je me retournai. C'était bien Abel qui avait prononcé ces mots !

- Tu es devenu fou ? lui soufflai-je. Il est capable de nous le prendre si tu le lui donnes !

- Et alors ? fit Abel, j'en ferai un autre !

- Mais c'est Rama !... Notre Rama ! Mon Rama ! Je ne te permettrai pas de le donner à quelqu'un, serait-ce à Yahvé ! fais-lui cadeau d'une chèvre, ou d'un cheval à la rigueur, mais pas de ton enfant !

- Cet enfant n'est pas le mien, ça se voit ! Et puis, à toi, qu'est-ce que ça peut te faire ? Tu en attends un autre d'Abral, non ?

Adena avait tout entendu. Elle était terrifiée par ce qu'elle avait compris. Je la pris dans mes bras pour la calmer.

- Allons, allons, ma chérie ! Calme-toi ! Abel ne se rend pas compte de ce qu'il dit. Il a dû prendre un coup de soleil. Ça va s'arranger...

Mais je fus détrompé aussitôt par ce que j'entendis :

- J'accepte ton offrande, Abel ! disait Yahvé. Ce petit là sera mon héritier. On va le trafiquer un peu pour lui prolonger l'espérance de vie, et pour qu'il devienne comme nous, les élä mes. Tu ne pouvais

me faire plus beau cadeau. Sois en remercié. Je te bénirai toi et les tiens pendant des générations... Et toi, Cä n ? Tu n'as rien à m'offrir ?...

Yahvé donna un ordre et un élä me s'empara du bambin, l'arrachant sans ménagements des bras d'Adena. Elle se mit à hurler.

- NOOOOONNNNNNNN !...

- Si ! répondis-je à Yahvé... Ne bouge pas ! Je reviens...

L'instant d'après, je ressortais de la case en pisé, l'arc au poing, tendu, aveuglé de larmes. Ce fut Abel qui prit la flèche en pleine poitrine. Il tomba foudroyé.

Les deux clans, réalisant ce qui venait de se produire, s'élancèrent l'épieu en avant sur les visiteurs qui apportaient le malheur avec eux. Ceux-ci reculèrent devant le nombre et, rembarquant dans la panique, en oublièrent l'enfant sur place.

Depuis, je vis avec Adena et Abral, mes deux femmes. Elles s'entendent à merveille. Abral m'a fait un autre garçon et Adena élève le sien, le mien, le nôtre. Ce serait le bonheur si mon frère était encore là. Il me manque. Mes parents aussi. Mais je ne peux plus retourner là-bas maintenant. J'aurais trop de honte à voir les larmes de ma mère.

\* \*  
\* \*

Fin (provisoire)